

L'ENTRETIEN DU MOIS

LES SERPENTS ONT TROUVÉ UN REFUGE EN TERRE D'ARGOAT! OU, L'ÉTONNANT ITINÉRAIRE DE PIERRE QUISTINIC...

- Crotales, cobras, anacondas, mamba noir...
A la rencontre des hôtes exotiques de Kerdanet
- L'itinéraire singulier d'un ami de ces mal-aimés...
- « Manipuler des serpents comme les cobras est risqué... Mais il faut bien le faire! »
- Motards, hélicoptères, avions : quand un sérum antivenimeux doit être acheminé en urgence...
- Regard sur l'histoire d'un Terrarium unique en France...
- Fondateur et président de la Banque des Sérums Antivenimeux...



« J'ai été mordu par un crotale, l'année dernière... L'alerte a été chaude. D'autant que quand vous débarquez aux Urgences un premier de l'an en disant qu'un crotale vous a mordu, c'est un peu la panique à bord... »

J'ai dû faire plusieurs autres séjours à l'hôpital... Certains d'une journée, d'autres d'une semaine :

des morsures de vipères de chez nous, péliades et aspics – je ne sais plus combien, « quand on aime, on ne compte plus »... », nous a confié Pierre Quistinic.

Pierre Quistinic est un personnage ! Un vrai personnage... au sens d'authentique, sans fioritures, d'une pièce, comme un acier venu « brut de forge »...

Epaules carrées et silhouette de sportif, visage buriné dessiné par une courte barbe, regard droit et scrutateur qui se plante dans le vôtre avec une pointe de défi, et de malice que souligne un sourire qu'on jugerait un rien ironique... Et pourtant bienveillant et sympathique !

Il est aussi homme de passion sans partage, et homme de tempérament, bien trempé, de ceux qui se forgent dans une marche opiniâtre à contre-courant des opinions générales et des idées reçues...

Sa passion exclusive, « sa vie » – et celle des siens – ce sont

les serpents, les crapauds, les salamandres, et autres... Rêve et passion d'enfance, qui ont fait de lui, en cinquante ans de pratique, un spécialiste – qui se refuse à le dire – un des piliers français de l'Herpétologie (sciences et élevage des serpents), un pionnier de la Banque de Sérums Antivenimeux en France...

Cet entretien du fondateur du Terrarium de Kerdanet en Plouagat, est un véritable voyage dans un monde méconnu et singulier, aussi « exotique » que savant. Ce monde des serpents, sources de tant de peurs, de mythes, d'ignorance, de fascination...



■ Voudriez-vous vous présenter brièvement ?

« Je suis né à Brest et j'ai vécu mon enfance dans la commune de Plouédern, près de Landerneau. Tous mes temps libres, je les passais dans les campagnes. Je les parcourais à vélo, à pied... Je pêchais dans les ruisseaux, ou en suivant la rivière, de Plouédern à La Roche-Maurice.

Je fais aujourd'hui le plus beau métier du monde : retraité, après une carrière de motocycliste... Mais retraité actif, puisque je donne un coup de main à ma fille, qui a repris en 2012 le Terrarium que j'avais créé en 1979, et ouvert au public en 1989, ici à Kerdanet en Plouagat.

Marié et père de famille, mes trois enfants – deux garçons et une fille – ont chacun un métier qui est lié à la nature, aux animaux...

Ma femme a aussi découvert les reptiles avec moi, quand nous nous sommes rencontrés, au fin fond de la Sologne où j'étais allé voir les vipères... Tous mes congés professionnels étaient occupés à cela. »

■ D'où cette passion pour les serpents, et les reptiles en général, vous est-elle venue ?

« Dès l'âge de 7 ou 8 ans, en courant tout seul la nature, je cherchais et ramenaient à la maison ce que les adultes avaient en répulsion et tuaient systématiquement : les crapauds, les salamandres, les couleuvres, les vipères... »

La ferme de mon grand-père avait des vieux murs et un ruisseau qui en abritaient beaucoup ! J'en ramenaient à la maison, à Brest, dans un aquarium vide, posé sur un balcon...

Et à 10 ou 11 ans, j'ai creusé mon premier « terrarium » – à l'époque on appelait cela une « fosse à vipères », avec un tas de souches au milieu. Elle faisait 2m x 2m, et je l'ai creusée à ma taille, ce qui ne faisait pas très haut... Cette fosse existe toujours, chez ma mère, dans le Finistère Nord !

A cette époque on pouvait – nous les enfants – aller travailler un peu dans les fermes pendant les vacances pour « gagner des sous » à ramasser les haricots verts ou les pommes de terre ; alors, quand je vois comment on « couve » les enfants aujourd'hui... !

Avec cet argent, j'ai pu acheter des briques. Mon père m'a laissé un coin de jardin chez mon grand-père, et j'ai monté moi-même les murs... bien d'aplomb, ce qui m'a fait comprendre que, dans la vie, je devais faire travailler mes mains.

C'est donc une passion ancienne, qui ne m'a jamais quitté, et mon intention a toujours été de démystifier ce que l'on craignait, tuait sans même savoir ce dont il s'agissait... »

■ Comment expliquez-vous que vipères, couleuvres, orvets... suscitent de telles peurs et tant de répulsion ?

« Les gens ne les trouvent pas beaux – mais « la beauté ne se mange pas en salade », comme on dit !... – et ces animaux qui se déplacent sans pattes, en rampant, silencieusement, inquiètent... »

C'est aussi culturel. En Europe, notre culture a une base latine à dominante chrétienne, où le serpent a depuis toujours une image négative, ce qui n'est pas du tout le cas dans d'autres cultures, comme en Amazonie, où l'anaconda est vénéré ; en Inde c'est le cobra – serpent pourtant très venimeux – ; au Togo et au Bénin le python royal ... »

■ Faut-il craindre les serpents ?

« La majorité des serpents ne sont pas venimeux. Quelques-uns le sont, ce qui ne veut pas dire que les non venimeux ne soient pas dangereux. Certains le sont... »

Il faut donc être prudent quand on ne les connaît pas, mais nul besoin de les aimer pour les respecter ! Respectons-les, au lieu de mettre un grand coup de pelle à tout ce qui rampe, en pensant que c'est une vipère... »

En France, seules les vipères sont à craindre, mais encore faut-il savoir les reconnaître. Or, c'est très facile : nos vipères ont sur le dos, de la tête au bout de la queue, une longue marque noire en zigzag – un enfant m'a un jour dit « comme une trace de tracteur » – très reconnaissable, quelle que soit par ailleurs sa couleur de fond. Seule la couleuvre – dite vipérine – a une marque semblable. Oublions les autres caractéristiques, beaucoup plus difficiles à voir ou à déterminer : la forme de la queue, la tête triangulaire, la pupille fendue... »

Ici, en Côtes-d'Armor et Finistère Nord, nous avons 3 serpents (5 en Morbihan) : la vipère péliade, la couleuvre à collier – inoffensive, elle ne mord jamais – et la couleuvre lisse. »

■ Parvenez-vous à changer le regard des visiteurs de ce Terrarium de Kerdanet sur les vipères, couleuvres, serpents et autres reptiles ?

« C'est très difficile ! Et je désespère, après 27 années d'ouverture au public, de faire aimer les reptiles... »

■ Quelles réflexions et propos entendez-vous le plus souvent ?

« Il y en aurait des anecdotes à raconter !... »

Beaucoup de gens sont persuadés que tous les serpents attaquent, qu'ils vous sautent à la figure... »

On entend toutes les idées reçues, comme la conviction que le crapaud crache du venin... Beaucoup appellent « vipère » tout ce qui rampe, et en ont donc peur : j'ai vu des gens venir me montrer la grosse chenille du papillon de nuit, que l'on appelle le Sphinx – sphinx du Troène, sphinx de l'Epilobe (etc.) – en pensant que c'était une vipère parce qu'elle avait une petite bosse cornue à une extrémité !... »

Certaines personnes viennent visiter le Terrarium tout en disant qu'elles ont la phobie des reptiles, mais elles ne l'ont pas en réalité, sinon elles ne viendraient pas. Et elles s'en rendent compte en progressant sur le site : en voyant les animaux à distance, dans le jardin extérieur tout d'abord, à doses « homéopathiques » donc, avant de pénétrer dans le vivarium. »

■ Votre démarche est-elle comprise du public ? Qui vient visiter ces lieux ?

« Notre public est très large : tous âges et tous niveaux sociaux, familles, scolaires, handicapés, Français et étrangers... »

Et généralement notre démarche est comprise, même si les motivations des visiteurs sont très diverses. En scolaire, nous avons beaucoup de classes de maternelle et du primaire... »

■ Quand et comment vous est venue la pensée de créer le Terrarium de Kerdanet ?

« C'est donc le rêve d'un gamin de 10-11 ans... A cet âge, j'avais eu l'occasion de visiter le grand Terrarium du zoo de Bâle, en Suisse, et je m'étais dit : « quand je serai grand, je m'achèterai un terrain et me ferai une fosse à vipères, pour les avoir là près de moi, pouvoir aller les voir, les toucher... avec prudence, bien sûr ! » »

Mais c'est en arrivant ici, à Plouagat, en 1976, que nous avons trouvé et racheté un bout de champ avec une ruine que nous avons vite retapée – aidés par mon père, alors retraité – et où nous sommes venus habiter un an après, quittant Ploufragan... »

■ Quelles ont été les réactions de vos proches, de vos amis, et du voisinage, au début, et par la suite ? Avez-vous rencontré des réticences, des oppositions de la part de ceux que vous avez sollicités ?

« Quand j'ai expliqué au paysan – qui voulait bien me vendre la maison et une parcelle de 500 m², mais pas le champ attenant – pourquoi je voulais ce champ, tout le monde dans les campagnes des environs a su qu'un « fou voulait acheter un champ pour faire un grand trou et mettre des vipères dedans... ! » »

Il n'y a pas eu de pétition, ce qui serait peut-être le cas aujourd'hui... Pas du tout de heurts, donc, mais dans la famille, des réflexions du genre : « Tu es un peu fou pour faire ça ! » »

Mes parents, qui savaient ma passion d'enfance pour ces animaux-là, ont compris qu'elle continuait... »

Mon épouse était, bien sûr, d'accord et partie prenante du projet de ce qu'on appelle de nos jours un terrarium en plein air. Le nôtre fait 150 m², sur 1m40 de profondeur, avec un aménagement arboré intérieur, roches, souches, arbres... »

Les visiteurs qui font le tour du grand jardin doivent donc prendre le temps d'observer, et si possible avoir des jumelles, pour repérer vipères et couleuvres dans les parcs à l'extérieur, car nous en avons créé d'autres depuis... »

■ N'avez-vous pas craint de vous engager dans cette voie difficile ?

« Non, pas du tout, puisque au départ, l'idée n'était pas d'ouvrir un jour ce terrarium au public. C'était pour moi. Et tout ce que j'ai aménagé pendant dix ans, seul, était dans cette optique personnelle. »

Des amis venaient voir, bien sûr, de même que l'école ou le centre aéré de Plouagat, quand j'étais en congé et que nous pouvions les accueillir... »

Puis, l'idée de créer une association à but non lucratif a germé, et elle s'est concrétisée en 1989. Les visites étaient gratuites au début. Ensuite, nous avons demandé un ou deux francs, parce que nous commençons à avoir dans la maison, en vivarium, des boas, ce qui exigeait un élevage de souris pour les nourrir, et du chauffage... »

Mais même alors, il n'était pas prévu d'avoir tout ce que nous avons actuellement ! »

■ L'originalité du projet a-t-elle suscité de l'intérêt ?

« Non ! Même actuellement, et même parmi les élus locaux, il n'y a aucun intérêt pour le terrarium, hormis chez ceux de la commune de Plouagat. Sans plus. Mais pas au sein de la Communauté de Communes... »

Sans doute est-ce aussi dû au fait que je milite dans plusieurs associations de protection de l'environnement, et que les naturalistes perturbent les élus et certains de leurs projets... »

■ **«Chemin faisant», quels ont été les regrets ou peines... Et les joies et satisfactions ?**

« Ma plus grande satisfaction a été de voir ma fille prendre le relais en 2012, alors que j'avais commencé à donner une bonne partie de mes serpents exotiques, voulant profiter un peu plus de la retraite, en ne conservant que le jardin – qui est en hibernation l'hiver et permet donc une plus grande liberté – pour aller voir les serpents dans les pays chauds.

Mais je n'y suis allé que deux fois, au Sénégal...

Katell m'a donc remis au travail – mais c'est un plaisir ! – pour refaire les peintures, donner un coup de main à l'entretien du grand jardin, tandis qu'elle gère le vivarium... »

■ **Lorsque l'on sort des «sentiers battus» pour se lancer dans des «entreprises» inhabituelles, à quoi faut-il s'attendre ? Quels conseils donneriez-vous à un jeune qui voudrait se lancer dans un projet non conformiste ?**

« Avec le recul, et pour rester dans le domaine que je connais, je ne conseillerais pas à un jeune de créer un vivarium dans l'idée d'en vivre. Ce serait prendre de très grands risques. Un vivarium a fermé l'année dernière, et un autre va fermer cette année ; je ne souhaite pas les situer...

Ou alors, il faudrait avoir fait un héritage, ou avoir un « oncle en Amérique » prêt à investir dans la construction d'installations qui pourraient ouvrir un an après. Je ne sais pas combien peut coûter une installation comme la nôtre, que nous avons construite nous-mêmes, petit à petit.

Encore aujourd'hui et depuis 4 ans, je terrasse pour agrandir notre terrarium. Mais si le nombre de visiteurs n'augmente pas, nous ne pourrions pas investir dans cet agrandissement.

Nous avons assez souvent des demandes de jeunes qui veulent devenir soigneurs animaliers. Je leur dis toujours qu'ils peuvent le faire, mais en leur expliquant qu'ils ne doivent pas s'imaginer créer leur propre parc animalier. Je leur dis bien qu'être soigneur animalier, ce n'est pas caresser les animaux, mais c'est surtout nourrir et nettoyer leurs déjections... même si l'on peut ensuite se spécialiser dans tel ou tel domaine – reptiles, oiseaux, petits ou grands mammifères – et monter un Certificat de capacité... »

■ **Parlez-nous un peu de vos «hôtes»... D'où viennent-ils et comment sont-ils arrivés ici ?**

« D'un peu partout et par toutes sortes de chemins ! Un boa constrictor m'a été donné par un copain responsable du vivarium au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes... Puis j'ai pu avoir un boa arc-en-ciel. Et ainsi de suite, par des amis et connaissances, on entre dans des cercles. Je suis depuis très longtemps membre de la S.H.F. (Société Herpétologique de France), réseau qui s'intéresse tout d'abord aux reptiles et amphibiens de France, l'herpétologie étant la science des reptiles et amphibiens : connaissance, observation en milieu naturel, et détention...

Mais je m'intéresse à tout dans la nature. Je me mettrais encore aujourd'hui, à 66 ans, à quatre pattes pour observer une fourmi. Des joggeurs qui passent à côté de moi quand je suis à genoux, penché sur une chenille pour l'observer ou la photographier, doivent se demander ce que je suis en train de faire...

La S.H.F., créée en 1971 par les professeurs Matts et Guinolo, permet de rencontrer des scientifiques, des passionnés...

Et la « terrariophilie » est tout un monde, qui s'est ouvert. Mais attention, la majorité des animaleries autorisées à vendre des serpents – avec certificats de capacité, donc – n'y connaissent rien !... Et il faut arrêter d'acheter des serpents exotiques comme on achèterait autre chose, pour avoir « ça » à la maison ! Attention aux caprices, comme ces enfants qui veulent un animal chez eux, puis ne s'en occupent plus après quelques jours... »

■ **Arrive-t-il que des animaux «trouvés» vous soient apportés ?**

« Oui, j'ai parlé des animaux qui nous viennent des réseaux de terrariophiles, mais il y a aussi les naissances dans notre terrarium, beaucoup d'animaux trouvés par des gens dans la nature, ou abandonnés par leurs propriétaires, qui n'en veulent plus : 7 tortues terrestres cette année, et des tortues aquatiques abandonnées par leurs acheteurs...

Nous avons énormément d'animaux saisis par la police, les douanes, l'ONCFS (l'Office National de la Chasse et de la Faune Sauvage)... Ce sont généralement des animaux protégés, clandestinement et illégalement détenus, que ces Services doivent ensuite placer. Nous avons ainsi ramené ces derniers temps, par exemple, des tortues de Guyane, un iguane, des tortues d'Afghanistan, une quinzaine de lézards geckos, un boa de Cook, serpent rare...

Il existe toutes sortes de trafics... »

■ **Quel est le serpent, ou l'animal, le plus rare que vous ayez ?**

« Sans doute un boa émeraude – serpent non venimeux – récupéré auprès d'un gars du Finistère par un jeune de la commune voisine. L'ancien propriétaire s'était trompé en lui disant qu'il s'agissait d'un python. Mais le jeune, qui s'y connaissait un peu, s'est rendu compte que c'était un boa émeraude, espèce de Guyane, protégée et dont la détention est soumise à un certificat de capacité. Il ne pouvait le garder et nous l'a apporté...

Notre terrarium fait donc aussi fonction de refuge. »

■ **Vous avez ici un mamba noir, réputé un des serpents les plus dangereux au monde... Voulez-vous nous raconter son odyssée ?**

« Elle est longue et compliquée, et commence par un reportage qu'un journaliste de TF1 voulait réaliser sur les trafics d'animaux. Un particulier, contacté par ce journaliste grâce aux forums sur Internet, a acheté une vipère du Gabon – le plus gros serpent venimeux au monde – et ce mamba noir en Allemagne, sans avoir de certificat de capacité, puisque tel était le but du reportage...

Le reportage a été tourné, mais le journaliste ayant participé financièrement à l'opération et ayant servi de traducteur, il s'est trouvé participer à un délit. La gendarmerie et l'ONCFS les ont vite retrouvés au retour, ont récupéré les animaux, et après deux années de procédure, la saisie définitive a été prononcée. Nous hébergions ce mamba noir depuis longtemps quand le papier officiel nous est arrivé, au mois d'avril de cette année... »

■ **Quel est votre serpent le plus «dangereux»?... Et, au contraire, le plus «sympathique» ?**

« Le mamba noir est le plus dangereux. Il est très venimeux et très rapide. Il peut se déplacer à une vitesse de 4 à 5 mètres par seconde... Mais nous manipulons tous les venimeux à l'aide de cannes à crochets spéciaux. Et quand ma fille intervient pour le mamba, elle enfille une veste de cuir, un tablier de cuir, des gants en cuir qui sont un plus de protection, même si les crochets peuvent traverser le cuir...

Pour le reste, nous n'avons pas de préférence, sinon que j'aime personnellement par-dessus tout le serpent que je dessinais, enfant, au fond de la classe – où je restais souvent ! Celui qui ornait l'emballage des petits pétards à mèche que j'achetais parfois : le cobra royal. C'est d'ailleurs lui qui apparaît sur le logo du Terrarium. »

■ **Qu'en est-il de vos anacondas ?**

« Nous avons, avant 2003, des anacondas verts et des anacondas jaunes dans le même vivarium. Ce sont deux espèces distinctes : l'anaconda vert, qui mesure 6 à 7 m environ, vit en Guyane ; le jaune, qui fait 3m50 et vit plus au sud en Amazonie... Et à notre grande surprise, le mâle vert s'est accouplé avec la femelle jaune, au lieu

de couvrir la femelle verte, et une vingtaine d'hybrides sont nés !

Des collègues m'ont dit que, sans le vouloir, nous avons en fait « recréé » le troisième anaconda, qui existe à l'état « sauvage », entre le Paraguay et la Guyane, dans la zone de contact entre les deux autres espèces, dans la région du bas de l'Amazonie...

Il faudrait pouvoir comparer les ADN pour en être certains. Je n'ai personnellement pas retrouvé de documentation à ce sujet.

A la différence des venimeux, qui ont crochets et venin, et sont ultra-dangereux chaque fois qu'ils mordent, les non venimeux tuent – pour la majorité d'entre eux – par constriction, c'est-à-dire en s'enroulant autour de la proie et en l'enserrant...

Mais un grand boa, un python ou un anaconda, qui ont des dents comme tous les serpents, « mordent », ils frappent la victime de la tête, souvent gueule ouverte, avec un mouvement rapide d'aller-retour, ce qui provoque un « tronçonnage » : les dents coupent à l'aller et au retour...

Un python réticulé, que je soignais après qu'il se fut battu avec un autre, m'a ouvert le poignet ainsi il y a quelques années. J'ai dû aller me faire recoudre à l'hôpital... »

■ Et les crotales?... ou encore ce serpent mangeur de serpent... ?

« Nous avons un crotale actuellement, deux autres ayant été prêtés à un collègue pour fournir des laboratoires pharmaceutiques qui avaient besoin de venin de crotale pour la fabrication de sérum antivenimeux.

Le crotale vit en Amérique : du Nord, Centrale et du Sud. Il en existe de très nombreuses sous-espèces différentes.

Le « mangeur de serpent » est un « serpent-roi de Californie », de la famille des lampropeltis – en fait une couleuvre – qui est magnifique. Ils sont soit annelés, soit lignés, d'une couleur noire – bleu marine avec des rayures ou des lignes gris-blanc...

Dans son milieu naturel, il mange même les petits crotales – il ne s'attaque pas aux gros – et ceux-ci le fuient sachant qu'ils n'auront pas le dessus sur lui. Ils ont pourtant du venin, mais n'essaient même pas de l'attaquer.

Mais le célèbre cobra royal ne mange lui aussi que des serpents, n'importe lesquels... »

■ Vous hébergez des hôtes plus ordinaires : grenouilles, tortues, salamandres... pourquoi ?

« Nous avons à peu près 300 tortues terrestres et aquatiques, d'espèces très diverses, et plus de 200 serpents, des dizaines de lézards – nous avons eu 38 naissances cette année – des amphibiens, grenouilles et autres...

Nous avons des grenouilles vertes et des grenouilles rieuses qui ont colonisé naturellement nos mares, depuis la campagne environnante.

Nos crapauds, salamandres, tritons ne sont pas gardés en captivité. Nous les remettons dans leur milieu d'origine après le printemps... »

■ Ces espèces sont-elles aujourd'hui en danger ?

« Dans mon enfance, on trouvait partout beaucoup de vipères, couleuvres, crapauds, salamandres... Aujourd'hui, avec le remembrement et l'épandage intensif de pesticides et d'herbicides, tous ces animaux se font bien plus rares... En 40 ans, on a beaucoup abimé la nature !

Mais nous ne recherchons aucun animal rare. Ces animaux-là arrivent chez nous tout seuls depuis l'extérieur, ou nous sont apportés. Des collègues nous en donnent après avoir eu des reproductions... Notre démarche n'est pas d'avoir des animaux exceptionnels à montrer, mais une démarche de protection, de refuge...

Nous avons ici des crocodiles à front large, espèce rare et protégée. J'avais récupéré une femelle d'1,20m dans l'ancien vivarium

de St-Malo en 1996, et un mâle d'1,80 m m'avait été donné en 2006 par un ami, qui l'avait ramené d'Afrique en 1974. Nous n'avions pas alors cherché à déterminer leur sexe... Puis, surprise, un beau jour en 2008, nous avons constaté une ponte de 15 œufs, et trois mois plus tard, une naissance...

En 2009, à nouveau 5 bébés crocodiles. Un vétérinaire est venu faire des prises de sang pour analyser l'ADN, et il s'est avéré que nous avons deux crocodiles de même lignée ADN, « purs », alors qu'en parc n'existent que des hybrides.

Nous sommes les premiers en France à avoir fait se reproduire ce crocodile – à nouveau 1 naissance en 2010, 3 en 2011, 9 en 2015, et 11 à naître cette année – si bien que nous participons à un programme européen de réintroduction en Afrique... »

■ Comment nourrissez-vous les uns et les autres, et que deviennent-ils en hiver ?

« Au jardin, et en été – car en hiver c'est l'hibernation – les tortues sont nourries quotidiennement avec pissenlits et endives, et parfois pommes, poires, choux, bananes... Les tortues aquatiques, avec du petit poisson congelé.

Pour les vipères, nous réintroduisons des souris dans le terrarium une fois par semaine ou une fois tous les 15 jours. Pour nos serpents, nous avons un élevage de rats et de souris, nourris avec des granulés achetés : plus de 2 tonnes par an, et avec un peu de pain rassis... Des gens peuvent trouver cela « cruel », mais nous ne faisons que – et ne cherchons qu'à – reproduire le milieu naturel, et donc la prédation naturelle... »

■ Où et comment avez-vous acquis tous les savoir-faire nécessaires au fonctionnement de ce remarquable ensemble ?

« Ne supportant plus l'école, je l'ai quittée à 15 ans. Je savais que j'étais un « manuel ». Je lis aussi très peu... C'est donc sur le terrain que j'ai tout appris, par moi-même. C'est en observant et en manipulant les serpents qu'on apprend à les connaître vraiment. »

■ Comment fonctionne le Terrarium de Kerdanet ?

« C'est donc à la base une association et non une entreprise. Par exemple, les parents des jeunes qui viennent passer un temps avec nous pendant leurs vacances pour voir le « métier », apprendre, sont membres de l'association. Nous découvrons parfois parmi les jeunes visiteurs de vrais talents de naturalistes... Et nous avons des passionnés qui reviennent année après année. Un de nos anciens « guides », Olivier, qui va avoir 40 ans, et qui est toujours membre de l'association, est ainsi devenu chercheur au CNRS, sur les serpents. Une autre, Violette, est chercheuse à l'INRA, sur les insectes pollinisateurs. Un autre encore, Antoine, qui est resté 7 ans avec nous et vient de finir son Master, a tout de suite trouvé un emploi à la « ferme aux crocodiles » de Pierrelatte... « La maison » n'est donc pas trop mauvaise !

Notre fonctionnement est associatif. Je suis ici bénévole. Comme ma femme, je vis de ma retraite. Ma fille est seule salariée, et nous pouvons payer un peu – en emplois saisonniers – les jeunes qui viennent nous aider l'été...

L'entrée est une participation aux frais de nourrissage et d'entretien des animaux. Le prix est modique : 7 € pour les adultes, 5,50 € pour les enfants, gratuit pour les plus petits... Par comparaison, on voit des tarifs à 12 € pour de simples parcs à tortues, et 4 € et 8 € pour de simples jardins privés fleuris... »

■ Qui dit « serpent » dit – aux yeux de la plupart des gens – « danger » et « morsures »... Avez-vous été mordu ? Quelles en ont été les conséquences ?

« J'ai dû faire plusieurs séjours à l'hôpital... Certains d'une journée, d'autres d'une semaine :

des morsures de vipères de chez nous, péliades et aspics, – je ne sais plus combien, « quand on aime, on ne compte plus » – ce qui fait que je dois être très prudent maintenant car, contrairement à ce que beaucoup de gens croient, on n'acquiert pas d'immunité à force d'être mordu, au contraire, les réactions de l'organisme peuvent devenir plus fortes...

Une morsure de crotale, un premier de l'an...

La dernière fois – l'an dernier – l'alerte a été chaude. D'autant que quand vous « débarquez » aux Urgences en disant qu'un crotale vous a mordu, c'est un peu la panique à bord... Et c'est moi qui ai dû me fâcher un peu et donner quelques consignes...

Il a fallu plusieurs doses de sérum antivenimeux, deux doses venues d'Angers par hélicoptère, puis deux autres venues de Lyon en taxi, parce que mon système sanguin était en train d'être détruit... J'étais en « soins intensifs ».

On prend de gros risques à manipuler des serpents comme les cobras, mais il faut bien le faire. J'arrive à bien gérer la manipulation – à pleines mains – des cobras indiens. Je sens moins les cobras africains... »

■ **Quels conseils donneriez-vous pour éviter les morsures, ou éloigner les vipères... ?**

« Les morsures sont très rares. Les randonneurs sont sur des chemins dégagés. Il faut faire attention en mettant la main au sol pour prendre une mûre basse, et encore...

En randonnée, il serait dommage de vouloir « faire du bruit », comme on l'entend dire parfois : ce serait se priver de la possibilité d'apercevoir un chevreuil, un sanglier...

Il suffit de faire un peu attention, si on franchit un talus, à l'endroit où on va poser la main... Une vipère n'attaque pas, mais réagit si on pose la main ou le pied dessus...

Si on est mordu, il faut rester calme. Rejoindre un cabinet médical ou un hôpital, où on sera en observation. Et au besoin, mais ce n'est pas souvent, le médecin injecte du sérum anti-venin.

Il faut surtout surveiller la gorge de la personne pour s'assurer qu'elle ne fait pas un « œdème de Quincke », qui est une réaction de type allergique, mais qui n'est pas l'effet direct du venin.

Il ne faut pas non plus s'affoler si on voit un jour une vipère dans son jardin alors que l'on vit là depuis des années ! On ne la reverra peut-être plus jamais... »

■ **Vous êtes l'un des créateurs de la BSA – Banque des Sérums Antivenimeux – que vous présidez ; comment ce projet est-il né ?**

« Nous l'avons créée à 5 ou 6 collègues, en 2003, où nous avons fait découvrir aux médecins du Centre Antipoison d'Angers qu'il y avait en France beaucoup de crotales, de cobras, de mambas (etc.), dans des vivariums, chez des particuliers... et que l'on pouvait donc se faire mordre en France par des serpents exotiques ! »

■ **Quel est aujourd'hui son objectif et son fonctionnement ?**

« Nous avons créé cette banque sous la forme d'une association, dans laquelle on cotise à une caisse commune pour acheter des anti-venins, qui nous appartiennent, mais sont en réalité à disposition pour toute morsure, par venimeux exotique, sur le territoire français... On ne va pas laisser mourir quelqu'un qui n'a pas cotisé !... Nos sérums lyophilisés sont donc stockés à Angers, Marseille et Lyon, et nous avons des protocoles d'intervention avec plusieurs hôpitaux répartis sur le territoire...

Nous avons dans l'association des chercheurs qui sont des sommités dans la recherche sur les venins, comme Max Goyffon, ou encore Jean-Philippe Chippaux...

Nous avons aussi parmi nos adhérents des Muséums, national et régionaux, le CNRS...

L'acheminement d'une dose est forcément coûteuse – trajet en voiture, en hélicoptère, en avion... – et savoir qui va payer peut parfois donner lieu à de sérieux imbroglios !

Depuis l'an dernier, les labos de SANOFI France ne fabriquent plus d'anti-venin pour l'Afrique, ce qui a été une catastrophe pour les Africains... L'on s'est tourné vers un laboratoire d'origine mexicaine, qui travaille en Espagne. Mais la dose nous coûtera 1200€ au lieu de 600€ auparavant !... Avant la création de cette BSA, j'avais chez moi des anti-venins « clandestins »... Le Centre antipoison de Marseille m'appelait pour des cas de morsure. Et celui de Paris de même ! Il n'y avait rien d'autre en France.

J'ai parfois dû appeler les motards de St-Brieuc pour envoyer une dose à l'aéroport de Quimper. Elle partait en avion pour Paris, où un autre avion de ligne attendait l'arrivée des motards... »

■ **Existe-t-il dans notre pays beaucoup de sites comme votre terrarium ?**

« Non. Il existe des vivariums et des parcs à tortues... Mais je ne connais pas de terrarium aménagé comme le nôtre, avec une partie « jardin » et un vivarium. Nous avons recréé un milieu naturel, avec des murs de pierres sèches, des souches, des arbres, des fougères, des mares... »

■ **Quel avenir lui entrevoyez-vous ? Avez-vous des projets d'extension ou de diversification ?**

« L'avenir est toujours un peu incertain. La fréquentation des visiteurs a augmenté depuis 2010, mais pas assez pour être certain de la pérennité du Terrarium. Le projet d'agrandissement du vivarium, qui serait en fait de multiplier de petits vivariums, signifie augmenter le nombre d'animaux, donc les frais de nourrissage et d'entretien. Ma fille seule ne pourra pas y faire face. L'idéal serait d'être deux. Mais pour cela il faut pouvoir embaucher, et pour embaucher, avoir plus d'entrées... »

■ **Vous avez choisi de l'implanter ici, en terre bretonne... Qu'est-ce qui vous y attache ?**

« Je suis breton, et j'ai toujours voulu revenir vivre en Bretagne, après avoir habité Orléans, Tours. Je suis donc venu à St-Brieuc en 1975, et à Kerdanet en Plouagat en 1976. Je voulais vivre à la campagne. »

(Entretien recueilli par Samuel Charles)